Mathieu CLAVEYROLAS, Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cahiers de l'Homme », 2017, 344 p.
Illustrations en couleurs, glossaire, bibliographie, index.

Catherine Clémentin-Ojha

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33589>
DOI : 10.4000/assr.33589
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 313-315
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Catherine Clémentin-Ojha, « Mathieu CLAVEYROLAS, Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33589> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33589>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Mathieu CLAVEYROLAS, Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cahiers de l'Homme », 2017, 344 p.
Illustrations en couleurs, glossaire, bibliographie, index.

Catherine Clémentin-Ojha

RÉFÉRENCE

Mathieu CLAVEYROLAS, Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Cahiers de l'Homme », 2017, 344 p.
Illustrations en couleurs, glossaire, bibliographie, index.

- 1 Né en Inde, difficile à penser en dehors de sa culture et de son système social (les castes), l'hindouisme s'est pourtant implanté dans d'autres régions du monde partout où des hindous se sont installés. À l'île Maurice, où il domine aujourd'hui, il arrive avec les travailleurs sous contrat amenés de l'Inde par les puissances coloniales, d'abord hollandaise puis française et enfin britannique, pour remplacer sur les plantations de canne à sucre les esclaves africains affranchis. Le système de l'« engagisme » se substitue dès lors à l'esclavage. Entre 1835 et 1907, quelque 500 000 Indiens, la plupart de religion hindoue, font le voyage vers l'île Maurice. Leur contrat terminé, certains rentrent en Inde. Mais beaucoup restent sur place, s'installant en villages, acquérant des terres, poursuivant leurs pratiques religieuses. La forme particulière d'hindouisme qui en résulte est l'objet de cette étude ethnologique qui accorde une large place à l'histoire. En privilégiant des matériaux recueillis au cours d'enquêtes conduites principalement dans le nord et l'est de l'île Maurice entre 2008 et 2015, son auteur enrichit nos connaissances sur l'acculturation de l'hindouisme en contexte de migration à partir du terrain mauricien, dont il faut souligner qu'il est encore mal

défriché. Un gros cahier de très belles photographies en couleurs prises par lui-même complète la documentation.

- 2 Outre l'introduction et la conclusion, l'ouvrage comporte quatorze chapitres répartis en trois parties : « Un destin créole. L'histoire mauricienne, ses silences et ses récits » ; « Une histoire de vie mauricienne » ; « L'hindouisme mauricien. L'héritage de la plantation ».
- 3 La première partie propose une approche historique de l'île depuis l'arrivée des colons hollandais, qui en sont les premiers habitants – il n'y a pas de peuple autochtone à Maurice –, jusqu'à l'indépendance politique de 1968. Le premier chapitre met en lumière le rôle déterminant pour la structuration de la société mauricienne de deux processus imbriqués : la colonisation par des planteurs européens et l'importation d'une main d'œuvre non européenne pour exploiter la canne à sucre – esclaves africains et malgaches puis, après l'abolition de l'esclavage en 1835, travailleurs contractuels indiens. Cette histoire violente et déshumanisante est aggravée par les rivalités entre les descendants des deux catégories de travailleurs exploités qui surgissent à la fin du XIX^e siècle quand des Indiens se mettent à acquérir les terres que vendent les planteurs. Les rivalités s'accroissent dans les premières décennies du XX^e lorsque les Indiens, une fois enrichis et éduqués, accèdent aux emplois publics et aux professions libérales puis entrent en politique (les récits de vie de la deuxième partie illustrent ce phénomène d'ascension économique et sociale). Les deuxième et troisième chapitres mettent en perspective les récits historiques des différentes communautés présentes sur l'île et les conflits de mémoire, voire de polémiques nationales, qui naissent aujourd'hui des perceptions différentes de la colonisation, de l'esclavage, de l'« engagisme ». Le chapitre quatre aborde la pluralité des identités mauriciennes par le biais terminologique. Tout comme celle des perceptions du passé, la question des catégories qui servent à désigner la population est piégée, pleine de non-dits. On trouve sur l'île des créoles, la petite élite « Franco-mauricienne » (ou « Blancs »), des Sino-Mauriciens et des Indo-Mauriciens. Cette dernière catégorie, qui inclut les descendants des engagés indiens, retient naturellement l'attention de l'auteur. Très hétérogène, elle demande à être décodée : on distingue les « Hindous » (les descendants des Indiens de l'Inde du Nord qui parlent bhojpuri, un dialecte du hindi), les « Tamouls », les « Telougous », les « Marathis », qui parlent les langues du même nom et dont les ancêtres étaient originaires de l'Inde du Sud et du Centre. Dans ces milieux, on ne se dit pas créole. Localement, en effet, le terme « créole » ne s'applique qu'aux seuls descendants d'esclaves africains ou malgaches (« les marrons »). L'auteur montre que ce sont là des artifices terminologiques visant à occulter la réalité profonde de la créolité de tous les habitants de l'île, et donc des hindous. Le chapitre cinq porte sur une autre question tout aussi brûlante et communautariste, celle des constructions patrimoniales qui célèbrent les lieux associés au débarquement des premiers esclaves africains d'une part, et des premiers engagés indiens d'autre part. Il met en lumière les tensions sociales qu'elles suscitent entre la minorité créole économiquement faible et la majorité indienne aujourd'hui détentrice du pouvoir économique et politique.
- 4 Après cette première partie consacrée à l'examen des relations tendues entre les descendants des esclaves noirs et des émigrés indiens, la courte deuxième partie (28 pages) présente une « histoire de vie mauricienne » qui, habilement tissée avec d'autres récits de vie comparables, donne à voir la complexité des identités contemporaines de l'île. Elle montre aussi le caractère fulgurant de l'ascension sociale et politique qu'ont

connue certains descendants d'engagés indiens, passés, en quelques décennies, du monde du prolétariat agricole, où ils étaient nés, à celui de l'entrepreneuriat dans l'industrie sucrière.

- 5 La copieuse troisième partie examine la question des castes (chapitre onze), les lieux saints de l'hindouisme mauricien (chapitre douze), un village (chapitre treize) et l'histoire d'un prêtre (chapitre quatorze).
- 6 La question des castes est des plus épineuses. On évite de parler de la caste à l'île Maurice ou plutôt on le fait sur le mode de la dénégation. En dépit des discours qui nient leur existence, celles-ci sont pourtant arrivées sur l'île avec les travailleurs engagés et elles y perdurent avec leurs règles d'évitement et de pollution rituelle. Elles possèdent cependant des caractéristiques propres, inconnues en Inde, parce qu'elles ne coïncident pas avec toute la société mauricienne mais sont enchâssées dans un autre ordre social. En éclairant cette réalité complexe, l'auteur s'attache une nouvelle fois à traquer des faits occultés par les acteurs, voire tabou à leurs yeux.
- 7 Le chapitre douze montre comment les engagés hindous initialement « re-territorialisèrent » leurs pratiques à Maurice en procédant à une appropriation religieuse du territoire de la plantation, puis comment, en accédant à la propriété foncière, ils remplacèrent peu à peu les anciens lieux de culte par des temples de village. Cette évolution s'accompagna de changement dans l'identité des divinités, les dieux du panthéon de l'hindouisme textuel se voyant préférés aux kalimai de l'hindouisme vécu ou « populaire ». Aujourd'hui, les hindous hindouisent le territoire national en organisant des circulations religieuses qui parcourent l'ensemble de l'île. Conjugée à leur domination politique, leur appropriation de l'espace public suscite le ressentiment des autres habitants de l'île dont les causes historiques ont été expliquées dans la première partie.
- 8 Toutefois ces développements ne furent pas identiques chez tous les hindous car tous n'avaient pas la même histoire ni les mêmes modes d'organisation religieuse. C'est ce que montre le chapitre treize en faisant l'ethnographie de Cottage, village situé au nord-est de l'île, au milieu des champs de cannes à sucre, où cohabitent les trois grandes communautés hindoues. Reste que par-delà leurs réelles différences culturelles, les hindous, qu'ils soient de langue bhojpuri, tamoule et telougoue, sont au fond dans la même dynamique de quête identitaire.
- 9 Le quatorzième et dernier chapitre présente Selven, prêtre de temple et prêtre domestique – fonctions théoriquement différenciées dans l'hindouisme indien. Son récit de vie permet de passer en revue les problématiques récurrentes à Maurice : l'héritage du système de plantation ; le rapport au passé et au territoire ; le rapport à l'Inde (chaque année le prêtre séjourne plusieurs semaines en Inde d'où il rapporte des savoir-faire) ; la tamoulisation du vocabulaire religieux ; le développement d'une orthodoxie savante (présentée localement comme un « retour aux sources ») ; la poursuite des pratiques de l'hindouisme nées dans la plantation même si on observe l'abandon des sacrifices sanglants.
- 10 Une question traverse tout l'ouvrage, celle des rapports de l'hindouisme de Maurice avec celui de l'Inde. Elle ne pouvait être occultée. Il ne fallait pas non plus en faire le point de départ de l'enquête. L'auteur évite très habilement ce double écueil. Sans méconnaître les relations privilégiées que l'hindouisme mauricien entretient avec le monde hindou indien, qu'il connaît bien pour avoir consacré un ouvrage à un temple de Bénarès (voir ASSR, 128-4, 2004, p. 16), il prend le parti de l'étudier comme une

configuration sociale et religieuse singulière, dotée de sa propre cohérence. L'identité de l'hindouisme mauricien contemporain résulte de la rencontre de différentes cultures déracinées dans le contexte historique et social particulier d'une société structurée par l'esclavage et le système de la plantation. À Maurice, l'hindouisme est créole. Défendre cette thèse forte supposait de prendre ses distances avec la terminologie locale et les discours identitaires officiels et de bien maîtriser les débats historiographiques.